

Et elle revoyait, par le souvenir, son Christie d'autrefois, convert de sa brillante armure.

La joie et l'entrain éclataient alors sur son visage vermeil.

Les yeux brillants indiquaient sa téméraire hardiesse qui, dans vingt combats, l'avaient fait sortir vainqueur.

Les persécutions, les épreuves qu'il avait subies devaient être bien rudes pour l'avoir réduit en cet état, où il n'était plus que l'ombre de lui-même.

La meunière sentit la maigreur décharnée de ses mains.

Et l'interrogeant :

— Quels sont donc les êtres barbares qui t'ont fait du mal ?

Un aineur sourire passa sur les traits creusés de l'écuyer.

— Qu'importe ! fit-il. Ce serait là une bien longue histoire si l'on compte le temps ; bien brève si l'on remarque seulement le fait. Plus tard, je te la dirai. Pour le moment, oublions ces choses, oublions ceux qui les ont accomplies. Nous voici enfin réunis : ne pensons qu'à cela. C'est si bon, si doux, si consolant !

Ses lèvres se posèrent sur les cheveux de la jolie meunière, ses cheveux ondulés sur lesquels la poussière ténue, envolée des meules, avait posé son léger et gracieux poudrolement, adoucissant encore son charme.

Comme Christie venait de le dire, il oubliait à cette minute les souffrances subies.

Tout le passé écoulé depuis le jour de son départ jusqu'à cette heure n'était plus pour lui qu'un songe lointain, à demi effacé par la félicité de l'heure présente.

— Venez, vous qui êtes resté quand même mon beau cavalier, dit Kitty. Venez que j'annonce à mon père le retour de mon fiancé.

Christie de Clinthill jeta un regard éloquent sur son costume.

Il avait honte de se présenter devant le meunier dans ce dénuement, car il était resté malgré tout le fier et noble guerrier d'autrefois.

Ketty comprit ce qui se passait dans son esprit.

— Avais-tu honte, jadis, quand tu revenais du combat convert de blessures et tes habits déchirés par l'épée des ennemis ?

Sa fiancée avait raison : les loques qui le couvraient, loin d'être une livrée d'infamie et d'opprobre, attestaient au contraire les luttes qu'il avait dû soutenir, les violences qu'il avait subies.

Il releva le front avec orgueil.

— Marchons ! dit-il.

Et il pénétra dans la vieille bâtisse, tandis que la jolie meunière, les yeux illuminés par la joie de son bonheur réalisé après tant de traverses, le conduisait en lui tenant la main.

Son retour n'était-ce pas leur union ?

Elle entourerait le soldat de tant de soins et de tant de sollicitude, que les traces des sévices et des privations qu'il avait endurés seraient bientôt effacées, elle en avait la conviction.

Et ils ne goûteraient que plus idéalement leur bonheur.

Poussant la porte de la mennerie où ronflaient les meules qui broyaient le grain, ils se trouvèrent en face du vieillard.

— Mon père, annonça Kitty, regardez celui qui est devant vous. Les morts reviennent, puisque mon fiancé, Christie de Clinthill, que j'ai tant pleuré reparait, et que sa première visite au pays est pour celle qui n'a point quitté son aineur d'argent.

— Christie de Clinthill ! murmura le meunier ne pouvant en croire ses yeux.

— Oui, moi-même, bon père moi qui ai réussi enfin à forcer les murs du cachot au fond duquel on me retenait prisonnier.

— Prisonnier ! répéta Kitty les mains jointes.

— Je n'ai pas un instant douté de vous, brave Christie, reprit le maître la maison, quoique j'aie été souvent bien malheureux de voir ma fille laisser s'écouler les années, sans protecteur, quoique j'aie songé souvent combien je suis âgé et qu'elle pouvait se trouver un jour seule au monde !

— Ne parle pas de cela, père !

Une expression d'attendrissement et de bonté passa sur les traits flétris du vieillard.

— C'est vrai, enfant, ce serait un sacrilège de troubler son bonheur en pareil moment. Et ce serait une mauvaise action que de diminuer celui du vaillant Christie de Clinthill, surtout après tous les maux qu'il doit avoir soufferts, à en juger par les dures marques qu'il porte.

« Fille, la saison est froide, ma large houpelande dort là-haut dans la veille armoire, apporte-la lui, en attendant qu'il puisse encore endosser la cotte de mailles qu'il portait si bien autrefois ! »

La cotte de mailles, le harnais de guerre !

A cette pensée, l'œil du soldat scintilla, sa taille se redressa.

Il revoyait les ardentes chevauchées d'autan, les belles passes d'armes, croyant entendre encore résonner les coups d'estoc sur les cuirasses, avec le sang vermeil ruisselant comme cascades de rubis liquide sur les armures brillantes.

Il s'était retiré avec Kitty dans la grande salle.

Ils échangeaient les adorables propos, toujours les mêmes, de ceux qui ont longtemps séparés.

Ketty interrogeait son fiancé sur sa captivité, sur ses malheurs.

— Plus tard, dit encore Christie de Clinthill avec un triste sourire, on est toujours à temps pour rappeler les années mauvaises.

Ils étaient ensemble, et c'était à cette félicité seule qu'il voulait songer. Quel plus doux sujet de conversation pouvait désirer sa compagne ?

Et maintenant, elle évoquait le jour prochain de leur hymen, lorsque rien ne les séparerait plus.

— Le Moulin-Jolie perdra ce jour-là sa gentille meunière, dit le soldat : car elle viendra habiter avec nous à la tour d'Avenel, sous le toit de mon seigneur.

Ketty le regarda avec mélancolie.

Il ne connaissait donc pas les événements accomplis ? Il est vrai que sa captivité avait duré si longtemps !

Elle lui apprit alors comment Walter avait été absent durant des années, au point que ses vassaux avaient cru leur seigneur mort et sa race éteinte.

Elle lui raconta son retour, alors qu'elle lui avait donné asile, après quoi elle s'était mise en route dans la forêt, à la recherche de Martin... puis la levée et l'armement des vassaux, et le départ du chef du chef dès que les fortifications de la tour d'Avenel avaient été en état de résister à une brusque attaque.

— Et je n'étais pas là ! murmura le guerrier. Mais tu viens de me dire que la bannière de mon chère et vénéré seigneur flotte toujours sur les remparts de la vieille tour restaurée. Je vais aller m'y présenter, et j'y servirai en soldat, si je ne puis plus y commander comme capitaine.

Un nuage de tristesse passa sur les yeux de Kitty.

Elle le retrouvait à peine, et voici qu'elle allait le perdre, le voir au moins s'éloigner d'elle pour se plonger dans les hasards toujours éponévables de la guerre.

N'avait-il pas suffisamment prouvé déjà, par de nombreuses blessures, par des années d'affreuse captivité, son dévouement envers son maître ?

Hélas ! la flèche lancée par des archers est si cruelle souvent : l'épée et la lance faisaient tant de veuves, tant d'orphelins alentour !

— Tu es bien faible, bien épuisé encore, mon Christie ! attends d'avoir repris des forces, et que ta fiancée celle qui va devenir ton épouse fidèle, se soit un peu habituée à la redoutable pensée de te voir affronter de nouveaux périls ! supplia-t-elle, les mains jointes.

— Kitty, voudrais-tu avoir pour mari un soldat déloyal et félon, que chacun mépriserait ? Il me semble que tu aurais honte de moi.

« J'ai hâte, vois-tu, d'aller me présenter au chef actuel de la forteresse et de me mettre à ses ordres, afin que nul n'ait le droit de dire :

« — Christie de Clinthill a remis le pied sur le clan d'Avenel, et il se cache comme une vieille femme peureuse. »

Un soupir souleva la poitrine de sa fiancée.

Elle le voyait, rien ne le détournerait de ce qu'il considérait comme son devoir.

Et au fond, elle s'avouait qu'il avait raison ; elle l'aurait moins estimé, il aurait cessé d'être le soldat intrépide qu'elle s'était prise à aimer, s'il avait agi autrement !

Et elle renferma avec un soupir sa peine dans son cœur, ne voulant pas attrister le retour de son fiancé.

— Voici la nuit qui vient, dit Christie ; laisse-moi continuer encore ce soir, auprès de toi, charmante Kitty, les deux rêves d'amour. Demain, à l'aube, j'irai me présenter devant le pont-levis de la tour d'Avenel, et verrai ensuite les bons moines du couvent de Saint-Joseph, à qui j'ai joué tant de bons tours autrefois, afin qu'ils préparent, cette fois, devant Dieu, le jour de nos noces.

Demain, disait-il.

Sait-on jamais ce que sera demain ? ...

CXXVIII. — SUR LA LANDE

Tandis que l'ancien et fidèle écuyer de Walter d'Avenel parvenait à regagner le pays de ses exploits, des événements se préparaient qui allaient encore lui faire connaître de nouvelles douleurs. Et auprès de celles-ci, les épreuves qu'il n'avait pas voulu, dans sa tendresse, faire connaître encore à sa fiancée devaient lui sembler douces. C'est qu'il n'est, en effet, point de pires souffrances que celles qui déchirent les cœurs énamourés.

Lord Rosberg, le chef des seigneurs alliés aux Anglais, vaincu une première fois par le chevalier de la reine, et ensuite par Mac Sweeney, avait dépêché plusieurs courriers au duc de Somerset.

Il jetait vers lui un cri d'alarme.

Un grand nombre des barons écossais qu'il avait réussi à entraîner avec lui, dans sa défection, hésitaient à le suivre davantage.